

Mesdames et messieurs les Parlementaires,
Madame la présidente de la Cour d'appel de Bruxelles,
Mesdames et messieurs les Ministres,
Vos excellences, mesdames et messieurs les Ambassadeurs et Ambassadrices
Mesdames et messieurs les Bourgmestres, Échevines et Échevins,
Mesdames et Messieurs les Rectrices, Recteurs, Présidentes, Présidents, Directrices et
Directeurs,
Chers et chères Doyennes et Doyens,
Monsieur le Président, Cher Pierre,
Madame la Directrice générale, chère Isabelle,
Madame la Secrétaire l'Université, Chère Monique,
Chère équipe,
Cher Thomas (Gunzig),
Chers et chères Collègues,
Chers et chères étudiants, et étudiantes,
Chers et chères amis et amies de l'ULB,
Chères et chers amies et amis,

Si nous approchons du bicentenaire de l'Université libre de Bruxelles, nous célébrons cette année le centenaire de notre implantation au Solbosch. Ce lieu raconte à lui seul les liens historiques et inaliénables qui existent, depuis sa naissance, entre l'ULB et la ville de Bruxelles.

Le plateau qui avait servi à l'exposition *universelle* de 1910 restait dans cette destinée en devenant le campus d'une *université*. Des bâtiments modernes y sont construits, avec l'aide financière de la ville de Bruxelles, mais aussi de la *Commission for Relief in Belgium Educational Foundation*, créée en 1920 par Herbert Hoover, futur président des États-Unis.

De 1922 à 1930, il faudra huit ans pour faire aboutir ce projet ambitieux ; mais les premiers enseignements y sont prodigués dès 1923.

Cent ans plus tard, le Solbosch est le lieu emblématique de notre université, celui où ont été mis et sont toujours en œuvre, jour après jour, les engagements et les valeurs des fondateurs de l'Université libre de Bruxelles.

Le nom du Solbosch viendrait de « 's Wolfs Bosch », le bois du loup. Le bois a disparu ; pas les loups.

La métaphore est usée et facile, et je la sais injurieuse pour les loups ; mais les faits sont là. Il est de plus en plus difficile, aujourd'hui, de défendre les principes auxquels notre université est attachée : la véritable égalité, qui fonde l'équité ; le sens du bien public, du service à la communauté, des échanges et du partage quotidiens qui permettent le bonheur... Le bonheur ! Avec quoi viens-je ?

Pas le bonheur d'être livré par un drone une heure après ma commande en ligne ; pas le bonheur de ces victoires sans lendemain qui ne sont, au final, que l'écume triste des vaincus et la promesse d'une défaite prochaine. Non : le bonheur dont il s'agit est indissociable de l'élévation de nos concitoyens et de l'amélioration de l'humanité. C'est un amour et une pratique, une *poièsis*, une construction commune qui tend à la beauté autant qu'au bonheur.

L'ULB et ses membres ont mené de nombreux combats pour inscrire ces valeurs dans la réalité, pour contribuer à *fabriquer* - sens du verbe « poien » - une réalité plus juste.

Le Solbosch a été un territoire de fronde, de manifestations en faveur des libertés, des solidarités et des progrès sociaux et sociétaux. Combien de manifestations politiques et culturelles, de débats, de happenings, de grèves mémorables, de luttes sociales et de combats éthiques n'ont pas eu lieu ou n'ont pas pris naissance sur ce campus ?

En 1968, Marc Abramowicz y crée, « Aimer à l'ULB », qui va défendre, dans les actes, les droits à la contraception, à l'avortement, à une sexualité libre et responsable ; et si nous remettons, dans quelques instants, la Médaille de l'Université à Marco, Pierre Ley et Violiane De Clercq, c'est à la fois pour commémorer cette histoire difficile, donner en exemple une équipe courageuse et aussi rappeler, à l'heure de l'infâme décision de la Cour Suprême américaine, combien les droits des soi-disant « minorités » - qui représentent parfois la majorité de l'humanité - sont fragiles et que, s'il a fallu des dizaines d'années pour les inscrire dans la loi, il suffit de quelques jours pour les annihiler.

Depuis 1834, l'ULB est fière d'avoir fait de Bruxelles une ville, une grande ville universitaire. Dans son discours d'inauguration, Auguste Baron déclarait :

« Nous jurons d'inspirer à nos élèves, quel que soit l'objet de notre enseignement, l'amour pratique des hommes qui sont frères, sans distinction de caste, d'opinion, de nation ; nous jurons de leur apprendre à consacrer leurs pensées, leurs travaux, leurs talents au bonheur et à l'amélioration de leurs concitoyens et de l'humanité... »

Aujourd'hui, pour sûr, Auguste Baron qui parle aussi de ce bonheur, aurait, sans aucun doute, précisé : « l'amour pratique des femmes et des hommes qui sont sœurs et frères », tant notre université aura, avant toutes les autres, ouvert ses portes aux femmes et leur aura permis de se former, de former et de jouer un rôle actif dans la société : en 1880, nous accueillons les trois premières étudiantes belges ; nous aurons la première femme assistante, la première femme professeure, la première femme doyenne de faculté, la première femme rectrice. Nous avons ouvert la première cité pour les étudiantes, la première crèche, le premier planning familial. Aujourd'hui, les filles sont majoritaires parmi le corps étudiant et plus encore parmi nos diplômés. Et je pense aussi à ces femmes de talents, parmi nos Alumni, telles les écrivaines Barbara Abel, Isabelle Bary, Françoise Lalande, Ariane Le Fort, Amélie Nothomb, Sandrine Willems ; l'éditrice Françoise Nyssen ; les comédiennes Marianne Basler, Véronique Biefnot, Nathalie Uffner, Zidani ; la présentatrice Tatiana Silva, les journalistes Françoise Baré, Charline Vanhoenacker, la journaliste et désormais ministre Hadja Lahbib. La liste est bien trop longue pour que je n'en oublie pas ! Mais elles sont là !

Notre université a été courageuse ; elle doit l'être plus que jamais. Cela commence par le nettoyage devant notre porte ; **la vaillance de nos prédécesseurs n'est pas un héritage dont nous pouvons nous enorgueillir, mais une exigence qu'il faut maintenir, un flambeau qu'il faut chaque jour rallumer.** Si je peste contre toutes celles et ceux qui, dans la société et alors qu'ils ont le pouvoir et les moyens d'agir, restent les bras ballants ou, pire, s'opposent aux mesures indispensables, je m'indignerai encore plus contre celles et ceux qui, au sein de notre université, en trahiraient les valeurs fondatrices.

En janvier 2021, j'avais publié une carte blanche pour dire mon inquiétude face à la situation dans laquelle se trouve notre jeunesse. C'était l'époque du Covid. Cela semble déjà lointain, - une crise remplace l'autre - ; les rapports étaient alarmants : le nombre de suicides chez les jeunes augmentait, les psychologues et psychiatres notaient l'explosion des troubles et, c'est lié, des traitements qu'il faudrait mettre en place, pour autant qu'on en ait les moyens.

L'Ukraine a succédé au Covid, rappelant que la guerre n'est pas une salle poussiéreuse du musée de l'humanité ; la flambée des prix de l'énergie... La crise climatique, **l'urgence d'une transition durable et inclusive**. Et les angoisses des jeunes sont toujours là, pire qu'avant.

Mesdames, Messieurs, quel âge avons-nous ? Pour la majorité d'entre nous et la totalité des actifs, nous sommes nés après, voire bien après la guerre.

Nos jeunes n'ont pas connu la guerre ? Plus que nous.

Les jeunes, à 10-12 ans - si jeune -, ont connu les attentats de Paris puis ceux de Bruxelles ; les manifs pour le climat restées largement vaines, le covid et les libertés restreintes, les guerres dans le monde que nous avons provoquées et qui ont jeté sur les routes des réfugiés que nous avons refusé d'accueillir malgré les traités que nous avons imposés au monde ; la guerre en Ukraine, et d'autres réfugiés que nous nous sommes empressés d'accueillir. La guerre est à leurs frontières et ils ont l'âge de devoir, éventuellement, aller se battre. Pas nous. Plus nous.

Et puis, un traumatisme se vit de manière absolue, pas relative. Il faut une force de caractère hors du commun pour être confronté au malheur personnel et parvenir à se dire : « Certains sont plus malheureux que moi ». Ou : « C'est terrible ce qui m'arrive, mais cela ne doit pas mettre en péril la tâche que je dois accomplir pour les autres ». Nous avons connu les années les plus *cool* de l'histoire de l'humanité. La guerre froide a été une paix *chaude*, très chaude, où nous nous sommes permis absolument tous les excès.

Notre université a été courageuse ; elle doit l'être plus que jamais.

Caroline Pauwels a eu cette force, jusqu'au bout. Une femme, rectrice de notre université sœur, qui a, sans relâche, mis en pratique cet amour de l'humanité et l'a fait fructifier. J'aurais tellement aimé, Caroline, que tu sois là aujourd'hui ; dans ce combat quotidien contre les loups, pour « faire tomber les murs », pour le droit des plus faibles, pour la justice, tu me manques terriblement...

Au final, il y a un point commun à toutes ces crises et au fait que nous avons tellement de mal à les résoudre durablement : la manière dont nous gérons le monde à l'aune unique de la rentabilité ; la rentabilité du profit, de la finance jusqu'à celles des études, des métiers auxquelles elles mènent, de la culture. Récemment, des étudiantes et étudiants d'une grande école d'agronomie parisienne ont dénoncé « une formation qui pousse globalement à participer aux ravages sociaux et écologiques en cours » ; des chercheurs et des enseignants démissionnent parce que nous continuons à inculquer des « valeurs » et des méthodes responsables du désastre auquel nous sommes confrontés.

Si l'université ne modifie pas **radicalement** sa manière d'enseigner – y compris ses modalités d'évaluation, par exemple ces QCM à points négatifs ou ... remplacés par des QRM tellement retors qu'un spécialiste hésiterait, ces évaluations qui n'évaluent rien, sinon d'éventuelles prouesses de chien savant, qui ne construisent rien, qui n'apprennent rien. Faut-il vraiment que chaque matière conduise à un examen ? Voilà un grand chantier pédagogique pour lequel notre université pourrait être, une fois encore, en avance... –,

Si l'université ne change pas les savoirs transmis et, plus importants encore, les savoir-être et les savoir-faire, jamais le monde ne s'en sortira. On est au-delà de l'indécence lorsqu'on se moque de nos jeunes tout en leur transmettant les schémas mentaux et les processus qui ont conduit à la situation catastrophique contre laquelle ils tentent de se révolter. Ce ne sont pas des idiots, comme cela a été soutenu par certains politiques lors des marches pour le climat, ni des narcissiques égoïstes, comme l'ont prétendu des intellectuels ; et s'ils l'étaient, nous le serions plus encore, car nous avons eu et avons la responsabilité de leur éducation et de leurs apprentissages.

C'est ma troisième rentrée et je mentirais si j'affirmais ne m'être jamais posé la question : « Mais que diable allais-je faire dans cette galère ? » Je ne parle pas de l'ampleur de la tâche, celle qui incombe à une rectrice ou un recteur, pour mener au mieux le paquebot dont on lui a confié la garde sur des flots rarement paisibles – j'arrête là les métaphores marines, je ne voudrais pas que vous ayez la nausée. La galère, c'est celle qui enchaîne nos interlocuteurs, et nous-mêmes, dans des logiques d'égo, des logiques de pouvoir, de fief, de territoire ; de conservatismes - au mieux paresseux -.

C'est à l'heure des désunions qu'il faudrait cesser de moquer notre devise nationale. À s'enorgueillir d'être le premier dans notre village, nous oublions que ce village est microscopique à l'échelle du monde, et même à celle de l'Europe.

Je ne veux pas tomber dans des clichés de genre – le fait que je dise cela, le fait que j'ai hésité, tout-à-l'heure dans ce discours, à parler du rôle des femmes démontrent à suffisance combien d'autres clichés restent puissants et actifs même dans la tête de celles qui en souffrent ;

je ne veux donc pas tomber dans des clichés, mais j'aspire à ce qu'il y ait plus de féminité, plus de jeunesse, plus de naïveté – au sens premier du terme – ou tout simplement plus d'humanité dans la gestion des services publics en général, de l'enseignement et de la recherche supérieurs en particulier. Moins de peur, moins de réflexes égoïstes, de replis frileux, de stratégies à court terme. Comme des parents essaient de construire le meilleur avenir pour leurs enfants en s'efforçant d'imaginer le long terme, il est temps que nous décidions, ensemble, de construire l'université de demain – et même celle d'aujourd'hui : un bang-bang pour sortir de nos propres contraintes, de celles de notre sous-financement, mais aussi de nos méthodes, nos certitudes et nos pratiques ; elles sont de plus en plus inadaptées au monde dans lequel nous vivons, aux défis collectifs vitaux qu'il faut relever et aux jeunes qui nous font confiance. Ce sera peut-être une université avec moins d'exams et de stress – sans ? -, mais pleine de passion et d'enthousiasme et de perspectives ...

Laissez-moi donner la parole à Hervé Hasquin, qui a pris ses fonctions de recteur, il y a exactement 40 ans, en septembre 1982 :

« Comment va réagir l'homme sans Dieu, supposé autonome, mais contingent et fragile face à un monde où règnent violence, misère, injustice et mort ? Car la libération de l'homme des transcendances divines ne s'accomplit qu'au prix d'une angoisse qui naît de l'incohérence du monde et du sentiment de sa solitude. Le sens à son existence, l'homme ne le trouvera que dans l'action et la révolte contre l'absurde qui lui feront en même temps découvrir la fraternité et la solidarité humaines. »

« La fraternité et la solidarité humaines ». « L'action et la révolte » C'est du Camus, cher Hervé ! : il n'y a pas de révolte sans action. Et il n'y aura pas d'avenir, il n'y aura pas de bicentenaire du Solbosch, peut-être même pas de bicentenaire de l'ULB, si nous n'agissons pas ensemble. Et pour nos enfants, nous n'en avons pas le droit.

Vous allez dire : encore des belles paroles pour dire qu'il faut agir, et puis plus rien, ou pire, le train-train qui va nous engloutir à nouveau et lentement ... jusqu'à la prochaine rentrée et au prochain discours.

Alors...

Alors ! Promenons-nous dans le bois, et tant pis si les loups sont là. Même pas peur. Renouons avec le courage de notre Université ; n'ayons pas peur.

Le Solbosch, pour son centenaire, va redevenir un lieu de création, d'imagination et un formidable laboratoire ; pendant deux semaines – ou plus -, durant ce premier quadrimestre, je lancerai un grand chantier, avec mon équipe, avec les académiques, les scientifiques, les administratifs et le personnel technique, et, et, bien sûr les étudiantes et les étudiants. Une Assemblée libre ! Une assemblée libre de l'enseignement et de la recherche à l'ULB. Et s'il le faut, nous suspendrons les cours ; parce que, quand on est à bout de souffle, rien ne sert de courir, il faut s'arrêter **un** temps. Le temps de réfléchir – ensemble - et de réinventer le présent et l'avenir, la ligne de départ et la ligne d'arrivée.